



Discours d'Ariel Weil – Maire du 4^e arrondissement de Paris

Inauguration du Parvis des 260 enfants

Vendredi 16 novembre 2018– 10h

[Enregistrement sonore d'une cour d'école à l'heure de la récréation, fourni par l'artiste David Teboul]

[Blanc]

Madame la Maire de Paris, chère Anne Hidalgo,

Monsieur le Maire, cher Bertrand Delanoë,

Mesdames et Messieurs les élus nationaux, régionaux, parisiens et du 4^e arrondissement,

Mesdames et Messieurs les représentants des institutions de l'Education Nationale, de la Préfecture de Paris et de Police, de l'Armée

Mesdames et Messieurs les professeurs, les directeurs d'établissement, les enseignants,

Mesdames et Messieurs les représentants des associations de déportés,

Mesdames et Messieurs les représentants des associations sociales, institutionnelles et culturelles juives,

Mesdames et Messieurs les représentants des communautés religieuses,

Mesdames et Messieurs,

Chers parents, chers enfants,

Vous venez d'entendre les sons d'une cour d'école.

Les cris et les rires d'une cour d'école résonnent en 2018 comme sans doute ils résonnaient en 1942. Ce sont les mêmes jeux. Les mêmes voix d'enfants. Ils n'ont pas de langue. Ils n'ont pas de date.

Les mêmes voix d'enfants. Et pourtant : celles de 260 enfants de 1942 se sont tués à jamais. Il y a près de 75 ans. Sans avoir eu le temps de muer. Elles ont laissé place au silence. Et au vide.

Ils étaient 260. Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel comme dans le chant « Nuit et Brouillard » que nous entendrons bientôt. Ils s'appelaient : Sarah, Zysman, Henri, Cécile, Aaron, Léon, David, Léa, Jean-Claude, Anne, Emmanuel, Max, Nathan, Pauline, Sylvain, Victor, Léo, Bella, Esther, Toni, Erwin, Herman, Bernath, Jacques... Ces noms sont tous inscrits sur le frontispice de l'école, sur ce parvis ici-même.

Ces noms, nous les lisons chaque année depuis près de vingt ans.

Nous les lisons grâce au travail collectif accompli par ces « ouvriers » de la mémoire que je salue : les membres du Comité Migneret, le comité Tlemcen avec Rachel Jedinak, Catherine Vieu-Charier, qui a fait partie des premiers membres des Associations pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés (AMEJD) en tant que directrice d'école avant de devenir adjointe à la Maire de Paris. Grâce à leur travail sur les registres des écoles nous pouvons aujourd'hui remettre un nom sur chacun des 260 enfants morts en déportation. Comme nous avons pu le faire pour les écoles du quartier et pour toutes celles de Paris, conformément au souhait de Bertrand Delanoë.

Nous lisons ces noms ici-même, sur ce parvis, qui par un arrêté que nous avons pris, et par notre volonté conjointe, avec la Maire de Paris Anne Hidalgo, et son adjointe à la Mémoire, et l'ensemble du Conseil de Paris unanime – je salue aussi Christophe Girard qui avait eu l'intuition de fermer l'accès à la rue des Hospitalières - en à peine quelques mois donc, que nous avons désormais transformé en place et que nous allons nommer ensemble avec vous. Pour toujours.

Cette cérémonie de mai, à laquelle beaucoup d'entre vous ont participé, notre très cher ami, Milo Adoner, la mène avec sa force et sa voix, comme il la fera encore retentir aujourd'hui.

Et ce sont les enfants de l'école, certains sont là, qui au mois de mai lisent les noms de toutes celles et de tous ceux qui les ont précédés ici.

Alors, par la voix des enfants d'aujourd'hui, les enfants d'hier reviennent un instant ici. Et nous nous ressouvenons que ceux qui n'ont pas de sépulture ont bien une place. Elle est ici. Parmi les leurs. Ici, leur absence éternelle est une présence immuable. Ils font partie de nos vies. Ils sont pour toujours élèves de cette école. Habitants de cette place. Sur laquelle ils murmurent leur histoire, à qui veut bien tendre l'oreille. Par cette cérémonie de passage entre les enfants d'hier et ceux d'aujourd'hui, se tisse un lien inaltérable entre les générations de l'école des Hospitalières Saint-Gervais.

Ce matin aussi, je voudrais qu'au moment où nous nommons cette place en leur souvenir, nous nous souvenions d'eux. De leur vie. Et de leur mort.

Il ne faut pas contourner leur mort. Oui, chère Rachel Jedinak, *vous n'étiez que des enfants*. Ils n'étaient que des enfants. Ils étaient 260 enfants. Ils n'en subirent pas moins la trahison et l'horreur de la déportation et de l'extermination. Arrachés à l'école, arrachés à leur famille, arrachés à l'enfance elle-même. Il faut s'imposer un moment de les imaginer. De se les « figurer » comme nous y invitait Primo Levi dans sa réinterprétation de la prière du *Shema Israel* qui ouvre *Si c'est un homme*. D'imaginer la chaleur insupportable de ce jour si particulier et si tragique du 16 juillet, celui de la rafle du Vel d'hiv, que vous avez si bien décrite dans votre dernier ouvrage, chère Rachel. De les imaginer dans les cris, dans la faim, dans le froid de ces wagons plombés. Il faut les imaginer aussi au bout du voyage. Leur souffrance. Leur effroi et leurs larmes. Et puis rien. Ceux que les adultes et la France n'ont pas su protéger.

Oui, il faut parler aussi de la République et de ses institutions, qui leur faillirent de la plus grave des manières, à l'image d'un Etat français lui-même failli moralement, en trahissant la confiance qui avait été mise en eux.

L'école de la République, qui aurait dû être leur forteresse, un lieu de refuge et d'accueil, un lieu « hospitalier », n'a pas su protéger ces enfants.

Il faut parler de ses complices, lâches et assassins, depuis le chef de l'Etat, indigne de sa fonction et à jamais petit devant l'Histoire, jusqu'au fonctionnaire haineux et zélé tel ce commissaire de police du 4^e arrondissement qui dirigea avec application les forces de la police française qui, seules, avec des gendarmes, arrêtaient les petits enfants parisiens. Tout cela, Laurent Joly l'explique si bien dans son dernier ouvrage : il en parlera mieux que moi, dans un instant.

Mais il faut aussi bien sûr évoquer la résistance héroïque des Justes de France, à l'image du directeur de l'école des Hospitalières, le bien-aimé Joseph Migneret, dont le jardin des Rosiers porte désormais le nom.

Et je voudrais remercier ici les dirigeants de la Préfecture de police, de la police et de la gendarmerie et leur dire combien l'hommage de leur présence revêt d'importance aujourd'hui pour les enfants d'hier et pour ceux de demain. Pour nous tous.

Il faut se souvenir aussi de la vie et de la joie de Judith, Armand, Wolf, Félix, Frida, Salomon, Suzanne, Elfriede, Chana, Rosa, Sophie, Isaac, Fanny, Moszek, Israel, Gladys, Dora, Lucien, Ruth... et chacun des 260 enfants.

Ceux qui étaient nés en France et ceux qui étaient nés à l'étranger. Beaucoup déplacés par les conflits et les soubresauts engendrés par la Grande Guerre dont nous avons célébré le centenaire de l'Armistice dimanche dernier. Ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y

croyaient pas. Ceux qui parlaient français et ceux qui parlaient yiddish.

Mais quelle que soit la langue dans laquelle ils s'exprimaient, je sais que tous, ils ont chanté, dans l'une et dans l'autre, à l'école et sur cette place. Dans un instant, nous continuerons de chanter. Eric Slabiak, avec « Les yeux noirs », chantera des chants que chantaient son père Adrien, camarade de classe des 260 enfants, miraculeusement caché et sauvé, dont je veux évoquer le souvenir émerveillé lors de la cérémonie où il avait assisté en mai dernier sur cette même place, avant de nous dire adieu.

Il y a un instant, résonnaient les sonorités intemporelles d'une cour de récréation. Dans un instant résonneront les paroles de ces chansons, qui auraient très bien pu s'élever de ce parvis à la sortie de l'école des Hospitalières Saint-Gervais il y a près de 75 ans. Des chants yiddish qui disent la douceur et la joie d'apprendre, des chants français qui disent l'amour de ce pays, douce France malgré tout, ou l'héroïsme des hommes, leur courage et leur humanité.

D'une génération à l'autre, les enfants d'hier semblent murmurer à ceux de demain : « Etudiez petits enfants, n'ayez pas peur » LERNT, KINDER, HOT NIT MOYRE.

Et demain sur cette place, des enfants joueront à nouveau. Car je vous l'annonce : au moment où nous inaugurons ce Parvis des 260 enfants, nous inaugurons aussi la Place aux Enfants dont il est le nom. Dans le 4^e arrondissement, c'est ici, parce que nous l'avons voulu, que se tiendra cette « rue aux enfants » qu'a souhaitée la Maire de Paris, et que nous déployons dans chaque arrondissement. Remarquez sous vos pieds, au centre de la place, les marelles et les jeux que nos équipes de la voirie ont dessinés pour nous ces derniers jours. Les rires des enfants des nouvelles générations se mêleront ainsi aux rires des 260 enfants.

C'est ici que les enfants d'aujourd'hui croiseront l'histoire de ceux d'hier. Que cette nouvelle génération n'oublie jamais l'histoire de celle qui y vécut un jour. Que les enfants d'aujourd'hui et demain continueront pour toujours à parler à leurs 260 camarades, dans la mémoire et dans la vie.